



Présentation.....	1
Préface de la première édition (1827).....	4
Notice sur Hyacinthe Maglanovich.....	6
Avertissement (1840).....	11

—

Présentation

« *La Guzla, ou Choix de poésies illyriques* » (1827).

Prosper Mérimée a débuté dans la littérature par deux supercheries : « *Le théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole* » (1825) et « *La Guzla, ou Choix de poésies illyriques* » (1827). Cette mystification littéraire consiste un recueil de ballades présenté comme la traduction d'une œuvre étrangère dont l'auteur, Hyacinthe Maglanovich, serait un barde morlaque, poète et joueur de guzla¹.

« (,,) Ampère, qui sait toutes les langues de l'Europe, m'avait chargé, je ne sais pourquoi, moi, ignorantissime, de recueillir les poésies originales des Illyriens. Pour me préparer, je lus le *Voyage en Dalmatie* de l'abbé Fortis, et une assez bonne statistique des anciennes provinces illyriennes, rédigée, je crois, par un chef de bureau du ministère des affaires étrangères. J'appris cinq à six mots de slave, et j'écrivis en une quinzaine de jours la collection de ballades que voici. Cela fut mystérieusement imprimé à Strasbourg, avec notes et portrait de l'auteur. Mon secret fut bien gardé et le succès fut immense. Il est vrai qu'il ne s'en vendit guère qu'une douzaine d'exemplaires, et le cœur me saigne encore en pensant au pauvre éditeur qui fit les frais de cette mystification ; mais, si les Français ne me lurent point, les étrangers et des juges compétents me rendirent bien justice. » *Mérimée*.

L'époque se prêtait à ce que *La Guzla* fût acceptée en France mais également dans toute l'Europe – certains fragments furent même traduits en vers par les plus grands poètes comme Goethe ou Pouchkine.

« La présence française sur les rives orientales de l'Adriatique, de la mise en application du traité de Presbourg aux défaites napoléoniennes de 1813, représente un apogée dans les relations relativement anciennes entre les Croates et la France. La parenthèse des Provinces illyriennes, instaurées le 14 octobre 1809 dans le sillage du traité de Schönbrunn, aura profondément marqué les esprits dans une aire culturelle écartelée jusqu'aux guerres révolutionnaires entre Venise, la Monarchie des Habsbourg et l'Empire ottoman.

En France, le souvenir encore frais de cette expérience politique inédite, conjugué à la quête de couleur locale et au goût de l'exotisme, tous deux portés par le romantisme ambiant, entraînera une modeste vogue illyrienne et un emploi croissant du motif croate dans la littérature de la première moitié du XIXe siècle. Les Croates, couramment désignés sous divers sobriquets (Illyriens, Esclavons, Morlaques, Uscoques ou Haïdouks), infiltrèrent discrètement un certain nombre d'œuvres à succès, avec la complicité de leurs auteurs. » Milos Edi.

Le dévoilement de la supercherie a ôté – et pour longtemps – toute valeur littéraire à *La Guzla*. On peut cependant être sensible à ses qualités et voir, sous le pastiche, le talent de création du jeune Mérimée ; ou reconnaître, comme le fit Goethe, le « talent souple » d'un auteur « qui a pris plaisir à plaisanter gravement. »

« En inventant les poèmes illyriques de la Guzla, Mérimée s'inspirait d'exemples illustres et répondait au goût d'une partie du public français que passionnaient la « hardiesse sauvage de conception », le « brusque élan d'imagination » et « l'énergique simplicité de style » qui caractérisent la plupart des chansons klephtiques et aussi celles des Serbes, de ces improvisateurs dalmates, dont Mme de Staël comparait la poésie à celle d'Ossian, des « bardes écossais », qui s'abandonnent « à l'effroi du mystère, à la mélancolie qu'inspirent l'incertain et l'inconnu ». Des amis russes aident Mérimée, par des lectures, par la conversation à s'initier à l'âme et à la poésie slaves, que lui ouvre aussi la lecture des chroniques étrangères publiées régulièrement dans le Globe. Mérimée n'a pas traduit ni même imité librement des ballades serbes. Il a fait œuvre de créateur en composant, à l'aide de traits de mœurs populaires, de noms historiques et géographiques, des ballades originales, touchantes, tragiques ou sauvages, des chansons, une berceuse, un chant dialogué, variant ingénieusement la forme et reproduisant avec un naturel parfait, sans fausse naïveté, sans les taches qui dénoncent les pastiches moyenâgeux de l'époque romantique, le ton, la couleur des ballades populaires, » Frédéric-Édouard Schneegans, Notice à l'édition de 1926,



La Guzla, ou Choix de poésies illyriques
Prosper Mérimée

Supercherie littéraire

*

> *La Guzla ou Choix de poésies illyriques recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégowine*. Prosper Mérimée, 1803-1870.

Édition J.H. Ed. Heitz, 1926. Notice de présentation de Frédéric-Édouard Schneegans, 1926. Avertissement de Prosper Mérimée, 1840. Préface de la première édition par l'auteur, 1827.

<https://archive.org/details/laguzlaouchoixdeoomruoft>

> Edi Milos, « Les provinces illyriennes et les croates dans La comédie humaine », *Napoleonica. La Revue*, 2010/3 (N°9), p. 91-104.

DOI : 10.3917/napo.103.0091. URL : <https://www.cairn.info/revue-napoleonica-la-revue-2010-3-page-91.htm>

> *De Mérimée à Claude Simon, cinq histoires de canulars littéraires*, France-Culture
<https://www.franceculture.fr/litterature/cinq-histoires-canulars-litteraires>



Préface de la première édition

Quand je m'occupais à former le recueil dont on va lire aujourd'hui la traduction, je m'imaginai être à peu près le seul Français (car je l'étais alors) qui pût trouver quelque intérêt dans ces poèmes sans art, production d'un peuple sauvage ; aussi les publier était bien loin de ma pensée.

Depuis, remarquant le goût qui se répand tous les jours pour les ouvrages étrangers, et surtout pour ceux qui, par leur forme même, s'éloignent des chefs-d'œuvre que nous sommes habitués à admirer, je songeai à mon recueil de chansons illyriques. J'en fis quelques traductions pour mes amis, et c'est d'après leur avis que je me hasarde à faire un choix dans ma collection et à le soumettre au jugement du public.

Plus qu'un autre, peut-être, j'étais en état de faire cette traduction. J'ai habité fort jeune les provinces illyriques. Ma mère était une Morlaque¹ de Spalatro, et, pendant plusieurs années, j'ai parlé l'illyrique plus souvent que l'italien. Naturellement grand amateur de voyages, j'ai employé le temps que me laissaient quelques occupations, assez peu importantes, à bien connaître le pays que j'habitais ; aussi existe-t-il peu de villages, de montagnes, de vallons, depuis Trieste jusqu'à Raguse, que je n'aie visités. J'ai même fait d'assez longues excursions dans la Bosnie et Herzégovine, où la langue illyrique s'est conservée dans toute sa pureté, et j'y ai découvert quelques fragments assez curieux d'anciennes poésies.

Maintenant, je dois parler du choix que j'ai fait de la langue française pour cette traduction. Je suis Italien ; mais, depuis certains événements qui sont survenus dans mon pays, j'habite la France, que j'ai toujours aimée et dont, pendant quelque temps, j'ai été citoyen. Mes amis sont Français ; je me suis habitué à considérer la France comme ma patrie. Je n'ai pas la prétention, ridicule à un étranger d'écrire en français avec l'élégance d'un littérateur : cependant l'éducation que j'ai reçue et le long séjour que j'ai fait

¹ Les Morlaques sont les habitants de la Dalmatie qui parlent le slave ou l'illyrique.



dans ce pays m'ont mis à même d'écrire assez facilement, je crois, surtout une traduction dont le principal mérite, selon moi, est l'exactitude.

Je m'imagine que les provinces illyriques, qui ont été longtemps sous le gouvernement français, sont assez bien connues pour qu'il soit inutile de faire précéder ce recueil d'une description géographique, politique, etc.

Je dirai seulement quelques mots des bardes slaves ou joueurs de guzla, comme on les appelle.

La plupart sont des vieillards fort pauvres, souvent en guenilles, qui courent les villes et les villages en chantant des romances et s'accompagnant avec une espèce de guitare, nommée guzla, qui n'a qu'une seule corde faite de crin. Les oisifs, et les Morlaques ont peu de goût pour le travail, les entourent ; et, quand la romance est finie, l'artiste attend son salaire de la générosité de ses auditeurs. Quelquefois, par une ruse adroite, il s'interrompt dans le moment le plus intéressant de son histoire pour faire appel à la générosité du public ; souvent même il fixe la somme pour laquelle il consentira à raconter le dénouement.

Ces gens ne sont pas les seuls qui chantent des ballades ; presque tous les Morlaques, jeunes ou vieux, s'en mêlent aussi : quelques-uns, en petit nombre, composent des vers qu'ils improvisent souvent (voyez la notice sur Maglanovich). Leur manière de chanter est nasillarde, et les airs des ballades sont très peu variés ; l'accompagnement de la guzla ne les relève pas beaucoup, et l'habitude de l'entendre peut seule rendre cette musique tolérable. A la fin de chaque vers, le chanteur pousse un grand cri, ou plutôt un hurlement, semblable à celui d'un loup blessé. On entend ces cris de fort loin dans les montagnes, et il faut y être accoutumé pour penser qu'ils sortent d'une bouche humaine.

Notice sur Hyacinthe Maglanovich



Hyacinthe Maglanovich est presque le seul joueur de guzla que j'aie vu qui fût aussi poète ; car la plupart ne font que répéter d'anciennes chansons, ou tout au plus ne composent que des pastiches, prenant vingt vers d'une ballade, autant d'une autre, et liant le tout au moyen de mauvais vers de leur façon.

Notre poète est né à Zuonigrad, comme il le dit lui-même, dans sa ballade intitulée *l'Aubépine de Veliko*. Il était fils d'un cordonnier, et ses parents ne semblent pas avoir pris beaucoup de soin de son éducation, car il ne sait ni lire ni écrire. A l'âge de huit ans il fut enlevé par des *Tchingénehs* ou Bohémiens. Ces gens le menèrent en Bosnie, où ils lui apprirent leurs tours et le convertirent sans peine à l'islamisme, qu'ils professent pour la plupart². Un ayan ou maire de Livno le tira de leurs mains et le prit à son service, où il passa quelques années.

² Tous ces détails m'ont été donnés en 1817 par Maglanovich lui-même.

Il avait quinze ans quand un moine catholique réussit à le convertir au christianisme, au risque de se faire empaler s'il était découvert ; car les Turcs n'encouragent point les travaux des missionnaires. Le jeune Hyacinthe n'eut pas de peine à se décider à quitter un maître assez dur, comme sont la plupart des Bosniaques ; mais, en se sauvant de sa maison, il voulut tirer vengeance de ses mauvais traitements. Profitant d'une nuit orageuse, il sortit de Livno, emportant une pelisse et le sabre de son maître, avec quelques sequins qu'il put dérober. Le moine qui l'avait rebaptisé l'accompagna dans sa fuite, que peut-être il avait conseillée.

De Livno à Scign en Dalmatie il n'y a qu'une douzaine de lieues. Les fugitifs s'y trouvèrent bientôt sous la protection du gouvernement vénitien et à l'abri des poursuites de l'ayan. Ce fut dans cette ville que Maglanovich fit sa première chanson : il célébra sa fuite dans une ballade qui trouva quelques admirateurs et qui commença sa réputation.³

Mais il était sans ressources d'ailleurs pour subsister, et la nature lui avait donné peu de goût pour le travail. Grâce à l'hospitalité morlaque, il vécut quelque temps de la charité des habitants des campagnes, payant son écot en chantant sur la guzla quelque vieille romance qu'il savait par cœur. Bientôt il en composa lui-même pour des mariages et des enterrements, et sut si bien se rendre nécessaire qu'il n'y avait pas de bonne fête si Maglanovich et sa guzla n'en étaient pas.

Il vivait ainsi dans les environs de Scign, se souciant fort peu de ses parents, dont il ignore encore le destin, car il n'a jamais été à Zuonigrad depuis son enlèvement.

A vingt-cinq ans c'était un beau jeune homme, fort, adroit, bon chasseur, et de plus poète et musicien célèbre ; il était bien vu de tout le monde, et surtout des jeunes filles. Celle qu'il préférait se nommait Hélèneⁱⁱ et était fille d'un riche Morlaque, nommé Zlarinovich. Il gagna facilement son affection, et, suivant la coutume, il l'enleva. Il avait pour rival une espèce de

³ J'ai fait de vains efforts pour me la procurer. Maglanovich lui-même l'avait oubliée, ou peut-être eut-il honte de me réciter son premier essai poétique.

seigneur du pays, nommé Uglian, lequel eut connaissance de l'enlèvement projeté. Dans les mœurs illyriennes, l'amant dédaigné se console facilement et n'en fait pas plus mauvaise mine à son rival heureux ; mais cet Uglian s'avisa d'être jaloux et voulut mettre obstacle au bonheur de Maglanovich. La nuit de l'enlèvement, il parut accompagné de deux de ses domestiques au moment où Hélène était déjà montée sur un cheval et prête à suivre son amant. Uglian leur cria de s'arrêter d'une voix menaçante. Les deux rivaux étaient armés. Maglanovich tira le premier et tua le seigneur Uglian. S'il avait eu une famille, elle aurait épousé sa querelle, et il n'aurait pas quitté le pays pour si peu de chose ; mais il était sans parents pour l'aider, et il restait seul exposé à la vengeance de toute la famille du mort. Il prit son parti promptement, et s'enfuit avec sa femme dans les montagnes, où il s'associa avec des heiduques.ⁱⁱⁱ

Il vécut longtemps avec eux, et même il fut blessé au visage dans une escarmouche avec les pandours^{iv}. Enfin, ayant gagné quelque argent d'une manière assez peu catholique, je crois, il quitta les montagnes, acheta des bestiaux, et vint s'établir dans le Kotar avec sa femme et quelques enfants. Sa maison est près de Smocovich, sur le bord d'une petite rivière ou d'un torrent qui se jette dans le lac de Vrana. Sa femme et ses enfants s'occupent de leurs vaches et de leur petite ferme ; mais lui est toujours en voyage ; souvent il va voir ses anciens amis les heiduques, sans toutefois prendre part à leur dangereux métier.

Je l'ai vu à Zara pour la première fois en 1816. J'étais alors grand amateur de la langue illyrique, et je désirais beaucoup entendre un poète en réputation. Mon ami, l'estimable voïvode^v Nicolas^{***}, avait rencontré à Biograd, où il demeure, Hyacinthe Maglanovich, qu'il connaissait déjà ; et, sachant qu'il allait à Zara, il lui donna une lettre pour moi. Il me disait que, si je voulais en tirer quelque chose, il fallait le faire boire ; car il ne se sentait inspiré que lorsqu'il était à peu près ivre.



Hyacinthe avait alors près de soixante ans. C'est un grand homme, vert et robuste pour son âge, les épaules larges et le cou remarquablement gros. Sa figure prodigieusement basanée, ses yeux petits et un peu relevés à la chinoise, son nez aquilin, assez enflammé par l'usage des liqueurs fortes, sa longue moustache blanche et ses gros sourcils noirs, forment un ensemble que l'on oublie difficilement quand on l'a vu une fois. Ajoutez à cela une longue cicatrice qui s'étend sur le sourcil et sur une partie de la joue. Il est très extraordinaire qu'il n'ait pas perdu l'œil en recevant cette blessure. Sa tête était rasée, suivant l'usage presque général des Morlaques, et il portait un bonnet d'agneau noir : ses vêtements étaient assez vieux, mais encore très propres.

En entrant dans ma chambre, il me donna la lettre du voïvode et s'assit sans cérémonie. Quand j'eus fini de lire : « Vous parlez donc l'illyique ? » me dit-il avec un air de doute assez méprisant. Je lui répondis sur-le-champ dans cette langue que je l'entendais assez bien pour pouvoir apprécier ses chansons, qui m'avaient été extrêmement vantées. « Bien, bien, dit-il ; mais j'ai faim et soif : je chanterai quand je serai rassasié. » Nous dînâmes ensemble. Il me semblait qu'il avait jeûné quatre jours au moins, tant il mangeait avec avidité. Suivant l'avis du voïvode, j'eus soin de le faire boire, et mes amis, qui étaient venus nous tenir compagnie sur le bruit de son arrivée, remplissaient son verre à chaque instant. Nous espérions que, quand cette faim et cette soif si extraordinaires seraient apaisées, notre homme voudrait bien nous faire entendre quelques-uns de ses chants. Mais notre attente fut bien trompée. Tout d'un coup il se leva de table, et, se laissant tomber sur un tapis près du feu (nous étions en décembre), il s'endormit en moins de cinq minutes, sans qu'il y eût moyen de le réveiller.

Je fus plus heureux une autre fois : j'eus soin de le faire boire seulement assez pour l'animer, et alors il nous chanta plusieurs des ballades que l'on trouvera dans ce recueil. Sa voix a dû être fort belle ; mais alors elle était un peu cassée. Quand il chantait sur sa guzla, ses yeux s'animaient, et sa figure



prenait une expression de beauté sauvage qu'un peintre aimerait à exprimer sur la toile.

Il me quitta d'une façon étrange : il demeurait depuis cinq jours chez moi, quand un matin il sortit, et je l'attendis inutilement jusqu'au soir. J'appris qu'il avait quitté Zara pour retourner chez lui ; mais en même temps je m'aperçus qu'il me manquait une paire de pistolets anglais qui, avant son départ précipité, étaient pendus dans ma chambre. Je dois dire à sa louange qu'il aurait pu emporter également ma bourse et une montre d'or qui valaient dix fois plus que les pistolets.

En 1817, je passai deux jours dans sa maison, où il me reçut avec toutes les marques de la joie la plus vive. Sa femme et tous ses enfants et petits-enfants me sautèrent au cou : et quand je le quittai, son fils aîné me servit de guide dans les montagnes pendant plusieurs jours, sans qu'il me fût possible de lui faire accepter une récompense.



Avertissement

1840

Vers l'an de grâce 1827 j'étais *romantique*. Nous disions aux *classiques* : « Vos Grecs ne sont point des Grecs, vos Romains ne sont point des Romains ; vous ne savez pas donner à vos compositions la couleur locale. Point de salut sans là couleur locale. » Nous entendions par *couleur locale* ce qu'au XVIIe siècle on appelait les *mœurs* : mais nous étions très fiers de notre mot, et nous pensions avoir imaginé le mot et la chose. En fait de poésies, nous n'admirions que les poésies étrangères et les plus anciennes : les ballades de la frontière écossaise, les romances du Cid, nous paraissaient des chefs-œuvre incomparables, toujours à cause de la *couleur locale*.

Je mourais d'envie d'aller l'observer là où elle existait encore, car elle ne se trouve pas en tous lieux. Hélas ! pour voyager il ne me manquait qu'une chose, de l'argent ; mais, comme il n'en coûte rien pour faire des projets de voyage, j'en faisais beaucoup avec mes amis.

Ce n'étaient pas les pays visités par tous les touristes que nous voulions voir ; J.-J. Ampère et moi, nous voulions nous écarter des routes suivies par les Anglais ; aussi, après avoir passé rapidement à Florence, Rome et Naples, nous devions nous embarquer à Venise pour Trieste, et de là longer lentement la mer Adriatique jusqu'à Raguse. C'était bien le plan le plus original, le plus beau, le plus neuf, sauf la question d'argent !... En avisant au moyen de la résoudre, l'idée nous vint d'écrire d'avance notre voyage, de le vendre avantageusement, et d'employer nos bénéfices à reconnaître si nous nous étions trompés dans nos descriptions. Alors l'idée était neuve, mais malheureusement nous l'abandonnâmes.

Dans ce projet qui nous amusa quelque temps, Ampère, qui sait toutes les langues de l'Europe, m'avait chargé, je ne sais pourquoi, moi, ignorantissime, de recueillir les poésies originales des Illyriens.

Pour me préparer, je lus le *Voyage en Dalmatie* de l'abbé Fortis, et une assez bonne statistique des anciennes provinces illyriennes, rédigée, je crois, par un chef de bureau du ministère des affaires étrangères. J'appris cinq à six



mots de slave, et j'écrivis en une quinzaine de jours la collection de ballades que voici.

Cela fut mystérieusement imprimé à Strasbourg, avec notes et portrait de l'auteur. Mon secret fut bien gardé et le succès fut immense.

Il est vrai qu'il ne s'en vendit guère qu'une douzaine d'exemplaires, et le cœur me saigne encore en pensant au pauvre éditeur qui fit les frais de cette mystification ; mais, si les Français ne me lurent point, les étrangers et des juges compétents me rendirent bien justice.

Deux mois après la publication de *la Guzla*. M. Bowring, auteur d'une anthologie slave, m'écrivit pour me demander les vers originaux que j'avais si bien traduits.

Puis M. Gerhart, conseiller et docteur quelque part en Allemagne, m'envoya deux gros volumes de poésies slaves traduites en allemand, et *la Guzla* traduite aussi, et en vers, ce qui lui avait été facile, disait-il dans sa préface, car sous ma prose il avait découvert le mètre des vers illyriques. Les Allemands découvrent bien des choses, on le sait, et celui-là me demandait encore des ballades pour faire un troisième volume.

Enfin M. Pouchkine a traduit en russe quelques-unes de mes historiettes, et cela peut se comparer à *Gil Blas* traduit en espagnol, et aux *Lettres d'une religieuse portugaise*, traduites en portugais. Un si brillant succès ne me fit point tourner la tête. Fort du témoignage de MM. Bowring, Gerhart et Pouchkine, je pouvais me vanter d'avoir fait de la *couleur locale* ; mais le procédé était si simple, si facile, que j'en vins à douter du mérite de la *couleur locale* elle-même, et que je pardonnai à Racine d'avoir policé les sauvages héros de Sophocle et d'Euripide.

1840.

- i Instrument de musique à archet en usage chez certains peuples slaves des Balkans.
- ii « Marie » dans la version de 1827
- iii Heïduque : dans le texte a le sens de pillard, de bandit. Orthographe actuelle Haïdouk ou encore Haïduk.
- iv *Soldat hongrois qui appartenait à des corps francs dont les excès amenèrent leur incorporation dans des troupes régulières* ([cnrtl](#)), Par analogie et dans un sens péjoratif désigne un soldat brutal,
- v *Chef militaire; souverain ou éminent personnage de l'administration dans les pays slaves, notamment ceux de la péninsule balkanique soumis à la domination ottomane.* ([cnrtl](#))